

Fred Pellerin
scénariste de **Babine**

« Je me demandais si mes mots allaient tenir dans la bouche des comédiens. » Fred Pellerin

NICOLAS GENDRON

Mardi 4 novembre 2008. Journée désormais historique. La planète entière (ou presque) le présentait, Fred Pellerin aussi. Et le conteur ne fabulait pas en tout début d'entrevue, lorsqu'il se demandait si l'on avait des nouvelles fraîches des présidentielles américaines, si ça « brassait » chez l'Oncle Sam. Preuve parmi tant d'autres de son éveil constant au monde qui l'entoure, car vraiment tout, pour peu qu'on ouvre les yeux, a le potentiel d'être magie et matière à légende. À commencer, bien entendu, par le village de ce « p'tit gars de la Mauricie » : Saint-Élie-de-Caxton.

Le lendemain, au jour 1 de l'ère Obama, la bourgade de quelque 1 500 âmes était le théâtre de la première internationale du film **Babine** de Luc Picard, adapté de l'univers de Pellerin; autre scintillante nouveauté, le tapis rouge fut déroulé à l'église pour la rencontre joyeusement incongrue entre des familles de légendes et les acteurs qui les ont incarnées. Fred Pellerin, c'est aussi ça : faire se croiser tout et son contraire par pur plaisir du jeu. Qui sera étonné alors de le retrouver au cinéma, scénariste de ses propres histoires? Certainement pas lui, et qu'on se le tienne pour dit! Confidences volées sur du temps emprunté à l'essoufflant blitz médiatique d'un « novice » qui se demande encore, l'œil taquin et le verbe galopant, s'il donne les bonnes réponses.



*Ciné-Bulles : Comme on est pressé par le temps, commençons donc... par le temps, puisque c'est un thème récurrent dans vos spectacles. Le film **Babine** n'y échappe pas, pourtant ce n'est pas un thème à la mode; qu'est-ce qui vous fascine là-dedans?*

Fred Pellerin : Au départ, le conte, c'est un temps hors temps. C'est « Il était une fois ». Il n'y a pas de date, c'est un temps mythique. Le temps du conte est un temps parfait. Certains me demandent si je suis nostalgique. Je ne sais pas si c'est de la nostalgie, ou de l'espoir, ou de la rêverie. Mais j'aime croire en une bulle où tout existerait, où tout serait magique. Parce qu'il y a beaucoup de *démagie* aujourd'hui; tout est *démagié*, raisonné, calculé. Cette bulle, en même temps, c'est de l'espace, un écart entre un temps rêvé ou un temps de rêve par rapport à nous autres, aujourd'hui. Je te dis ça, mais je *chire* à mesure que je t'en parle, mais sinon dans tout, la peur du temps qui passe, c'est quelque chose qui me *zigonne* gros. Le temps, c'est la mort, la naissance, ça touche à tout. On vit dans une ère de

temps pressé, de rentabilité, de performance. Donc, un rapport à un temps où l'on aurait du temps, j'adore ça.

Le conte est un art oral, alors que le cinéma est plus visuel. Le septième art a-t-il eu une influence sur le conteur que vous êtes?

Mes contes existent déjà en livres, il y a déjà là une *désoralisation*. Je pense que toutes ces formes-là s'adressent à la même chose en dedans de nous : un trou qui aime se faire remplir avec des histoires. Oui, je suis allé au cinéma, j'ai vu des films, donc c'est là en dormance. Mais j'ai surtout lu bien des romans et passé des veillées avec les vieux du village, à jaser. C'est aussi une forme de cinéma. J'ai reçu en cadeau, d'un prof de l'Université de Montréal, un livre fascinant sur les conteurs de cinéma. Au début, avec le cinéma muet, la narration était faite *live*; de la même façon qu'il y avait des musiciens *live*, il y avait aussi les conteurs *live*. Parfois, tu allais voir un film pour le conteur, parce que certains en ajoutaient et sortaient de leur narration. Ce

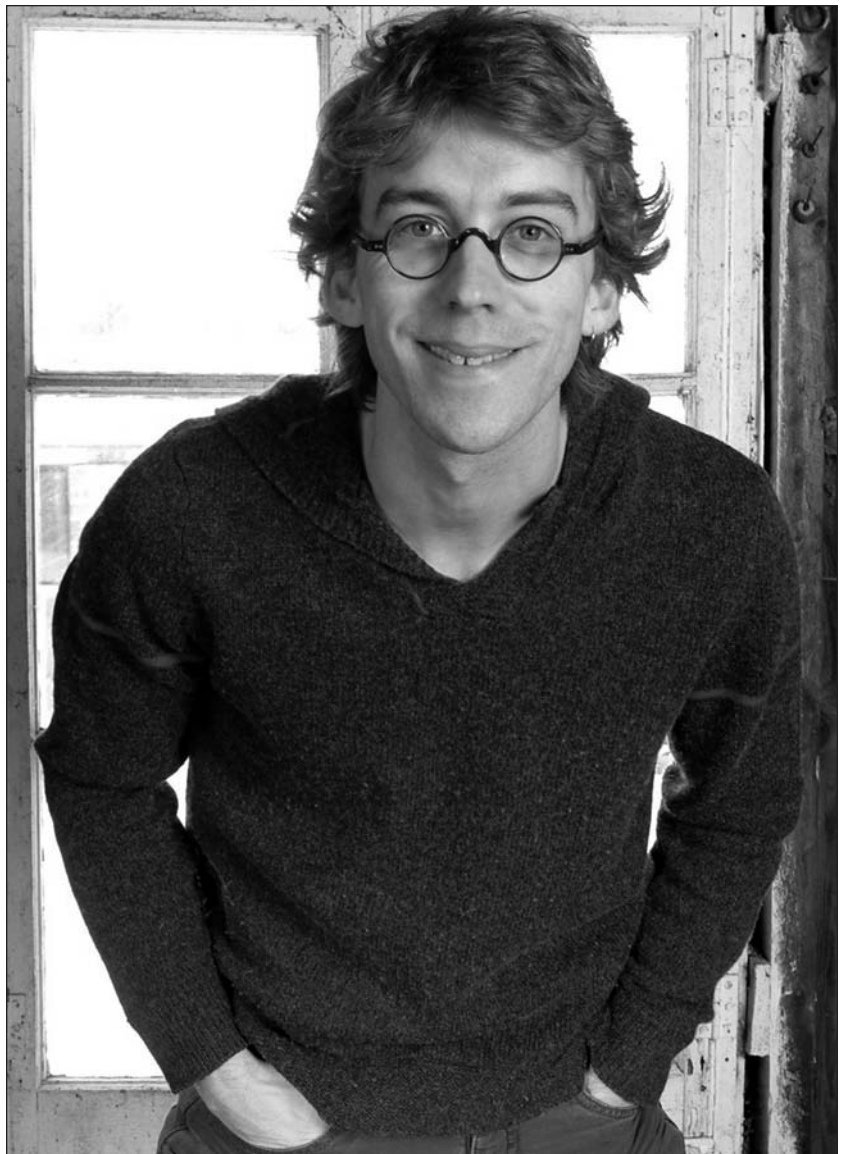
passé-là s'emboîte avec l'écran d'aujourd'hui; qu'il soit grand ou petit, en cristaux liquides ou en n'importe quoi, ça reste un écran. L'écran habite maintenant nos vies, mais il fut un temps où il y avait quelqu'un d'assis pour raconter. Les mettre un dans l'autre, que ça se transvase, pour moi, ce n'est pas contradictoire. C'est-tu correct comme réponse? Me suis-tu? Parce que moi, je décolle. C'est difficile de calculer ce qui a eu une influence, j'ai le nez dedans. Mais j'ai consommé du cinéma : les films de Tim Burton... Il y a des œuvres comme ça sur lesquelles je plane!

L'essentiel du scénario se trouve dans votre spectacle Il faut prendre le taureau par les contes, où l'on suit Babine, le fou du village. Pourquoi l'avoir choisi comme figure centrale; qu'avait-il de plus cinématographique que Lurette ou Ésimésac, par exemple?

Ils sont toujours tous là, mes personnages. Dans mes quatre *shows*, on retrouve toujours Babine, Lurette et les autres; seulement, je me concentre plus sur l'un d'entre eux. Mais j'avais le goût de voir mon taureau! Si c'était à refaire, j'aurais pris Lurette, parce que j'avais aussi une trame pour elle comme personnage principal. Sauf qu'avec Lurette, il y a une histoire d'amour et j'étais écœuré de la romance à ce moment-là. Beaucoup de films historiques se sont faits au Québec depuis quelques années... Je ne veux pas trop critiquer, mais on met souvent des couleurs historiques et l'on ajoute une histoire d'amour pour rattacher ça; je n'avais pas le goût d'aller vers ça. Au départ, avec Babine, je voulais qu'il ne dise pas un mot du film, mais c'était impossible, il fallait qu'il parle un peu. J'aurais donc aimé ça qu'un premier rôle soit muet, c'est de la tradition orale! Il y avait là un beau *clash*.

Dans vos contes, Babine est décrit comme un homme repoussant, affreux, alors que son interprète, Vincent-Guillaume Otis, lui insuffle un charme indéniable. Si le film est un grand succès, il y a un risque que vos personnages soient associés aux visages des acteurs, non?

J'avais peur, et c'est pourquoi j'ai présenté mon nouveau *show* avant que le film sorte, pour ne pas qu'il m'emprisonne. Je n'avais pas peur que les gens soient pris avec ça mais que, moi, je le sois si le film avait trop de succès. Mais sinon, les acteurs ne sont pas en contradiction avec mes personnages. De toute façon, j'ai déjà montré la vraie photo de



Fred Pellerin – PHOTO : CLAUDE DOLBEC

Babine [NDLR : dans le livre-disque *Il faut prendre le taureau par les contes*] et ça ne m'a pas empêché d'en rajouter. La convention veut que la légende soit un fait historique, une anecdote véritable *distorsionnée, ramanchée*... Par exemple, le diable est venu danser dans le village, je ne sais pas trop où. Sans doute qu'un étranger est venu danser ce soir-là, tout le monde va en convenir. C'était-tu le diable ou pas? Tout le monde y va de sa version. Quand je parle de la Stroop, la sorcière du village, si l'on voit maintenant Isabel Richer, ça ne va pas m'empêcher de *distorsionner*, et les gens non plus; ils peuvent partir d'elle.

Avez-vous reçu le coaching de la scénariste Joanne Arseneau comme une autre transmission des traditions?

ENTRETIEN

Fred Pellerin
scénariste de **Babine**



Babine (Vincent-Guillaume Otis)



Jeannette (Marie-Chantal Perron)



Toussaint Brodeur (Luc Picard)



La sorcière (Isabel Richer)



Le Vieux Curé (Julien Poulin)

C'était vraiment intraveineux, en condensé. Je ne savais pas que c'était technique de même, un scénario, je n'avais aucune idée de ce que c'était! La première affaire que Joanne m'a dite c'est : « Va t'acheter tel logiciel. » Puis on est parti de la base. Finalement, j'ai eu un cours intensif d'écriture scénaristique. C'est très technique, et moi j'écris d'instinct. Pour moi, la structure n'est jamais imposée. Mais aujourd'hui, ça me donne des idées. Le nouveau *show* que j'ai écrit après a été structuré bien plus vite; l'écriture d'un scénario est tellement structurale, par schémas. Je vois ce que ça a donné sur le film, et j'aurais le goût d'écrire encore, parce que j'ai maintenant une vision claire de ce que ça pourrait devenir.

Sur scène, vous êtes habitué à tricoter, à ouvrir des parenthèses semi-improvisées. Alors que dans un scénario, il faut fixer les choses. Est-ce que ça a été difficile de déposer une « dernière » version?

Ah, elle a évolué jusqu'au dernier moment! Je suis allé refaire une de mes narrations la semaine passée. Le problème se pose de la même manière quand je mets mes spectacles sur disque : je les fixe. En même temps, pour moi, ce n'est pas fixé, c'est la version de ce soir-là. Je ne prétends pas que ce soit la version ultime. Si tu reviens, ça va être différent; si tu le lis ou si tu l'écoutes sur disque, ça va être différent. C'est ça qui fait la richesse du répertoire de la tradition orale. C'est qu'il existe autant de versions que de fois où ça aura été raconté.

Est-ce pour ne pas perdre l'oralité du conte que vous avez misé sur la narration?

Non, parce que le narrateur vient apporter un petit *oumf*, une petite *steppette*. Il y a l'histoire, et l'on vient la crémier. Le narrateur, on pourrait l'enlever, et l'histoire serait intacte, mais il vient ajouter un *swing* de poésie, une étincelle ici et là.

« Le délire langagier par exemple, il est allé beaucoup à Méo, le coiffeur; les enfargements de langage, c'est plus lui. J'ai attribué des swings à chacun; j'ai essayé de donner à chacun une portion de ma personnalité. »

Les dialogues ne sont pas partie intégrante de vos contes, et votre écriture est fortement imagée. Comment les avez-vous travaillés pour que chaque personnage ait sa couleur propre?

C'est venu en chemin. Le délire langagier par exemple, il est allé beaucoup à Méo, le coiffeur; les *enfargements* de langage, c'est plus lui. J'ai attribué des *swings* à chacun; j'ai essayé de donner à chacun une portion de ma personnalité. Parce qu'autrement, ils parlaient tous tout croche; à un moment donné, tous les personnages étaient dyslexiques. En fait, pas de la vraie dyslexie, mais plutôt le *crounchage* des mots, le *démanchage* de la langue puis la *désyntaxisation*... Aussi, ce qui est hallucinant, c'est d'entendre le texte pris en bouche par d'autres que soi. Je me demandais si mes mots allaient tenir dans la bouche des comédiens. Méo, ça fonctionne bien quand il parle, je suis super content. C'était quoi la question? Les dialogues? La réponse, c'est oui! (rires)

On parlait du taureau un peu plus tôt; craigniez-vous que la magie des effets spéciaux ne soit pas à la hauteur de la magie de l'imaginaire?

Ça, c'est comme un roman au cinéma, la question se pose toujours. Mais en fait, ce qu'on a devant nous comme film, c'est l'interprétation que Luc Picard en a faite, avec le point de vue de ses collaborateurs. Chaque lecteur fait ses propres images d'un roman. Mais je voulais à tout prix voir le taureau, même s'il est arrivé très tard dans le processus.

J'imagine qu'il fallait accepter que le réalisateur Luc Picard devienne le deuxième conteur de votre histoire, ou du moins celui qui aurait le crachoir en dernier...

Il s'est établi de beaux liens entre nous, et assez vite. Luc est arrivé chez moi, on s'est assis, on a



Méo Bellemare (René Richard Cyr)



Le forgeron (Guilford Roy)



Madame Gélinas (Marie Brassard)



Le Curé Neuf (Alexis Martin)



Ti-Toine (Antoine Bertrand)

pris du café, on s'est mis à *chirer*, puis on est allé marcher dans le village. Il m'a dit : « Peut-être que tu vas te sentir dépossédé à un moment donné, mais ce n'est pas parce qu'on va t'avoir arraché le texte, c'est parce qu'on va être rendu 300 à travailler dessus. » Trois cents personnes sur la liste de paye, c'est énorme! Moi, je suis habitué, je mets ma chaise dans mon char, je vais conter. Puis si je décide de changer de conte un soir, je le change, c'est tout! J'avais peur du mythe de la chaise du réalisateur, le chef qui crie « Action! » et qui fait son film à lui. Mais Luc, c'est un douteux, ce n'est pas un gars qui prétend détenir « la » vérité. Toutes ses réponses sont souvent avec des points d'interrogation, moi itou. On se déstabilisait l'un l'autre, mais dans le plaisir. C'était clair depuis le début que cet univers-là était inspiré de vraies personnes, d'un vrai village; les fils ou les petits-fils de ces personnages-là existent encore. On a besoin d'avoir un grand respect par rapport à ça. On *distorsionne*, on exagère, mais il y a un élastique qu'il ne faut pas péter. J'habite là, puis ma préoccupation première demeure d'habiter là. J'ai toujours dit aux gens du village, quand ça ne fera plus votre affaire, je vais fermer ma gueule.

Dans quelle mesure teniez-vous à ce que les artisans de la production visitent Saint-Élie pour s'en imprégner?

C'était plus qu'important, parce que mon travail consiste à prendre la petite histoire du village puis à la *distorsionner* pour en faire de la légende. Elle est déjà légendée quand elle m'arrive, mais je la *ramanche* encore plus. Ce que j'ai trouvé excitant, c'est quand est venu le temps de bâtir les maisons des personnages. J'ai dit à Nicolas Lepage, le directeur artistique qui dessinait les décors : « Viens à Saint-Élie ». Il est arrivé avec son kodak. Je lui expliquais : « Toussaint Brodeur, c'est ici qu'il habitait. » De la même façon que j'ai *distorsionné*

« *J'avais peur du mythe de la chaise du réalisateur, le chef qui crie " Action! " et qui fait son film à lui. Mais Luc, c'est un douteux, ce n'est pas un gars qui prétend détenir " la " vérité. Toutes ses réponses sont souvent avec des points d'interrogation, moi itou. »*

Toussaint, il a pris sa maison en photo pour pouvoir la *distorsionner* à son tour. Le même processus qu'il y a eu dans la réappropriation des personnages, il s'est opéré au niveau des décors, des costumes. Les filles aux costumes me demandent comment s'habillait la sorcière. Comme je ne le sais pas, je leur conseille d'appeler au garage. Léo Déziel au garage, il a 76 ans et l'a connue, la Stroop. Donc, une fille à l'usine en ville a téléphoné à Léo Déziel, le garagiste, pour parler de costumes de femmes! Tout le monde a embarqué là-dedans. On n'avait pas la contrainte d'un film historique. On n'avait pas besoin de faire attention aux anachronismes; nous autres, on avait « Il était une fois ».

Pourquoi avoir choisi une rupture finale vers la « réalité », la modernité?

En fait, c'est le passage à la légende. De mon point de vue, tu peux devenir une légende à partir du jour où tu meurs. Être légendé, c'est posthume. Le préalable pour devenir une légende, c'est d'être mort. L'enterrement de Babine a bel et bien eu lieu, le 15 avril 2001. Pour moi, c'était important de ramener l'histoire aujourd'hui pour que ce temps-là mythique du conte ait un pied dans le réel, que ce ne soit pas juste déphasé. Qu'il y ait un lien entre nous autres et tout le film. C'est là précisément que Babine accédait à la légende, c'est là qu'il a gagné, en mourant. Celui qui a été condamné par tout le monde aura finalement enterré tout le monde.

Le cinéma devient-il une façon de démocratiser le conte?

Oui, mais c'est déjà là. Dans le réel. Mes histoires, elles existent toutes. Deux mille contes ont été répertoriés dans la tradition orale; ils ont été catalogués dans une sorte de bible par Aarne-Thompson [NDLR : 2 340 contes types ont été classés, d'abord par le Finnois Antti Aarne, dont le travail fut

« *Ce matin, il y avait une messe pour l'adoration de Marie à l'église de Saint-Élie. Tous les techniciens sont arrivés à 10 h pour accrocher le matériel. Ah ça! J'aime ça, je capote! Deux univers : des techniciens qui attendent sur le parvis avec des fils électriques et des tubulures pour monter des structures dans l'église, et en dedans, ils sont huit à adorer Marie!* »

complété par l'Américain Stith Thompson]. Là-dedans, on ne retrouve pas les textes, mais les motifs, les canevas d'une histoire. D'après moi, 95 % des films et des pièces de théâtre qu'on voit de nos jours peuvent être reliés aux canevas du catalogue. Donc prétendre inventer des histoires, je n'y crois pas. C'est comme la tarte au sucre, tu ne peux pas l'inventer. Le conte est partout; *Roméo et Juliette* est un conte de tradition orale. Avec cette proposition de faire du cinéma, j'avais l'occasion de vaporiser le Caxton encore plus largement. Le rayonnement de tout ça se compare à une bombe atomique en aérosol. Parce qu'il ne faut pas oublier qu'il y a toujours le chauvinisme caxtonien. Dans une scène, quand Toussaint Brodeur parle au téléphone et qu'il répète « Saint-Élie-de-Caxton, Saint-Élie-de-Caxton », c'est voulu! Ça crée quelque chose d'hallucinant au village, on est en apesanteur. Demain, on reçoit le tapis rouge. C'est parfaitement contre-nature.

Comme *Les Simpsons* l'avaient fait pour Springfield.

Oui, et c'est magique, les retombées sur le village : des retombées de fierté, de prise en main, de réappropriation du patrimoine conté. Tout ça, qui est vu comme une sous-culture, une aliénation culturelle, ça se retrouve sur scène, sur un écran géant. La scène *Vous pareillement*, c'est Michel qui m'a conté ça; demain, il va être dans la salle et il va voir l'histoire qu'il m'a racontée sur un écran large de 32 pieds. Ce matin, il y avait une messe pour l'adoration de Marie à l'église de Saint-Élie. Tous

les techniciens sont arrivés à 10 h pour accrocher le matériel. Ah ça! J'aime ça, je capote! Deux univers : des techniciens qui attendent sur le parvis avec des fils électriques et des tubulures pour monter des structures dans l'église, et en dedans, ils sont huit à adorer Marie! (rires) Ça *clash*, mon gars. Ils vont avoir de quoi se jaser! Moi, quand j'ai vu Marie-Chantal Perron, qui joue la femme de Toussaint Brodeur, avec Michel Brodeur, le fils de Toussaint, sur la pierre tombale de son père... Ils sont là, tous les trois. Ça ne peut pas se passer dans la vie, c'est difficile à provoquer, mais on est rendu là. Trois entités qui ne sont pas supposées se rencontrer dans le cours réel de la vie : la pierre tombale d'une légende, son fils et la femme qui va incarner sa femme. Tu ne peux pas aller plus loin que ça. Ça ébranle beaucoup, parce que ça crée de l'espoir.

En terminant, Fred Pellerin le scénariste, qu'aurait-il envie de conter dans un futur plus ou moins rapproché?

Je serais prêt à faire Lurette. J'ai des trames pour elle et pour l'homme fort. Sinon, là je fantasme, c'est la fin de l'article, donc fantasmes de Fred : j'aimerais toucher au radio-roman, une émission de vingt minutes à écouter dans ton char. Puis j'adorerais écrire un scénario pour le cirque, scénariser une structure de village. J'ai déjà *pitché* pour le Cirque du Soleil. Je voudrais m'essayer.

Saint-Élie-de-Caxton à Dubaï ou à Macao!

Saint-Élie-de-Caxton! T'as juste à rajouter un g. (rires) ■



Babine (Vincent-Guillaume Otis) et son protecteur, le marchand général et éleveur de mouches Toussaint Brodeur (Luc Picard, réalisateur de **Babine**)

L'enfance de l'art

NICOLAS GENDRON

Saint-Élie-de-Caxton : dans un coin de province fantasmé, délocalisé, en complète intemporalité, mais ni désincarné ni déshumanisé. Un village d'irréductibles rêveurs (qui s'ignorent) : une effeuilleuse de marguerites, un forgeron pris aux fers d'un triangle amoureux incluant le Vieux Curé, un coiffeur aux ciseaux alcoolos, un éleveur de mouches philosophe... Sans oublier la prétendue sorcière, dont le fils Babine, fou déclaré (par la majorité), deviendra en toute innocence le parfait accusé aux bancs de la justice divine.

Babine est un cas d'exception parce qu'il transporte l'art de l'oralité au grand écran. Si roman, théâtre et bande dessinée y ont maintes fois été adaptés, seuls les contes de tradition orale transposés sous forme littéraire par les Grimm, Perreault et autres « collecteurs » du passé ont à ce jour retenu l'attention du septième art, en particulier des studios Disney. Et encore là, souvent de façon très édulcorée. Avec **Babine**, le conte est au cœur d'un film rassembleur, hors du temps et des catégories. Mais avait-on besoin de la narration de Fred Pellerin pour saisir de quoi il en retournait? Peut-être pas, ou probablement moins. Sans être dénuées d'intérêt et de poésie, ses interventions viennent appuyer une magie déjà présente et à laquelle on aurait pu davantage faire confiance afin qu'elle respire de son propre gré. Car l'atmosphère est on ne peut plus claire, bien campée par une direction artistique enchantresse qui se déroule telle une douce parodie des films du terroir. Mais là n'était pas, semble-t-il, l'intention de Luc Picard, tout entier dévoué à la prise de parole d'un homme et de son village.

Ce bémol circonstanciel ne saurait porter ombrage à un plaisir autrement plus prenant : celui de (re)devenir enfant, l'espace d'un instant, en souhaitant que ça puisse durer au-delà du film. Avec Pellerin, il ne faut pas s'attendre à une plongée dans des mondes fantastiques; le ton est plutôt à la fantaisie excentrique si bien ficelée qu'on croirait qu'elle ne s'invente tout simplement pas. Dans cet univers, tricoter une tempête, faire pousser un arbre-horloge ou être enceinte depuis 20 ans ne relèvent pas de l'hérésie : place aux lubies assumées d'un conteur hors pair. Les fans de Pellerin seront peut-être déçus



Babine (Vincent-Guillaume Otis)

de constater que la majeure partie du récit est puisée à même le spectacle *Il faut prendre le taureau par les contes*; néanmoins, le caractère inédit des dialogues remédie largement à l'apparent confort de l'adaptation. Certes assouplie et popularisée, la langue n'en perd pas pour autant sa beauté brute et spontanée, révélant un attrayant croisement entre le vernaculaire d'une Sagouine et le relâchement poétique d'un Devos ou d'un Favreau qui auraient pris un verre de trop.

Incarnant des personnages archétypaux, les comédiens arrivent, non sans quelques tâtonnements, à trouver le ton et à se mettre au diapason en matière de style de jeu. Ils mordent tous dans leur « partition » avec un bonheur évident et contagieux; Vincent-Guillaume Otis est particulièrement heureux en simple d'esprit craquant de candeur.

Babine nous réconcilie avec le temps qui fuit, exhortant le public à ralentir sa course effrénée au profit et sa cadence de vie, « pour réapprendre à être spectateur » et à mieux respirer. Par-delà les effets spéciaux généralement réussis (d'aucuns auront l'œil suspicieux devant ce taureau tiré par les cheveux), c'est l'âme de ce projet unique qui ravira les cœurs décompressés et qui transformera, comme par enchantement, leur banc de cinéma en irrésistible chaise berçante. ■

Babine

35 mm / coul. / 110 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. : Luc Picard

Scén. : Fred Pellerin

Image : Jérôme Sabourin

Mus. : Normand Corbeil et Serge Fiori

Mont. : Gaëtan Huot

Prod. : Lorraine Richard et Luc Martineau

Dist. : Alliance Vivafilm

Int. : Vincent-Guillaume Otis, Luc Picard, Alexis Martin, Isabel Richer, René Richard Cyr, Marie Brassard, Julien Poulin, Marie-Chantal Perron